

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

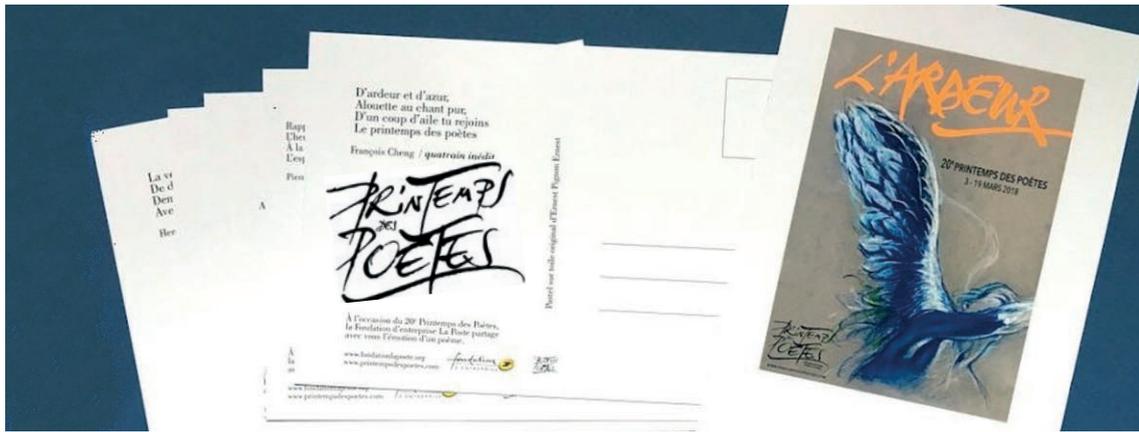


Sommaire

Dossier :

Art, Ardeur et poésie.
Ernest Pignon-Ernest.
Le Printemps des Poètes

02. Édito
03. Entretien avec Ernest Pignon-Ernest
08. Extraits choisis - Six poèmes courts
09. Portrait - François Cheng
10. Drieu La Rochelle et Jean Paulhan.
« Nos relations sont étranges »
11. Dernières parutions
13. Agenda mars-avril 2018



Édito

Art, Ardeur et Poésie. Ernest Pignon-Ernest Le Printemps des Poètes

Nathalie Jungerman

« D'un coup d'aile tu rejoins / le Printemps des Poètes » écrit François Cheng dans un quatrain inédit composé expressément pour le festival. Il figure sur l'une des six cartes poèmes que la Fondation La Poste a imprimées à 60 000 exemplaires, une invite à l'écriture. Depuis 1999, la Fondation est partenaire du Printemps des Poètes. Cette manifestation nationale a fêté ce mois-ci sa 20ème édition sous le signe de « l'Ardeur » et sous la direction de Sophie Nauleau qui succède à Jean-Pierre Siméon. Ernest Pignon-Ernest en a réalisé l'affiche, un pastel sur une toile sans apprêt, représentant un être ailé, bleu, que surplombent les lettres de « l'Ardeur » teintées d'un orangé de cadmium. Pour cette image, cette aile victorieuse et ardente qui rappelle la *Victoire de Samothrace*, il a mis de côté la pierre noire et le papier dont il se sert pour les dessins et sérigraphies qu'il appose sur les murs des villes depuis 50 ans. Des corps, en noir et blanc, à taille humaine, personnes anonymes ou célèbres, engagées en poésie, en art, victimes d'un drame social, politique ou culturel, faisant partie intégrante de l'histoire de l'humanité et de l'histoire de l'art, des corps, d'une facture classique qui s'inscrivent dans un lieu choisi, lui-même pensé comme un véritable matériau plastique dont la charge symbolique et la mémoire sont exacerbées par la démarche contemporaine de l'artiste. Ernest Pignon-Ernest colle des images de Pier Paolo Pasolini à Naples, Rome, Matera et Ostia, le lieu de son assassinat, de Mahmoud Darwich à Ramallah, d'Arthur Rimbaud à Charleville et Paris, pour ne citer qu'eux. Aussi, il aime à faire le portrait des poètes, *ceux de la poésie vécue**, ceux qui incarnent leur époque, leur pays, en nourrissant son trait des images existantes, mais surtout de la lecture de leurs œuvres, afin de saisir à travers les textes la singularité d'un regard, d'une vie entière. Conversation avec Ernest Pignon-Ernest un après-midi à La Ruche, cité d'artistes.

**Ceux de la poésie vécue*
Ernest Pignon-Ernest
André Velter
Éditions Actes Sud, mars 2017

Entretien avec Ernest Pignon-Ernest

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez réalisé l'affiche du Printemps des Poètes dont le thème pour cette 20^e édition est « L'Ardeur ». C'est un pastel sur une toile brute représentant un être ailé, bleu... Quelques mots sur cette composition que le thème du festival a inspiré ? Est-ce une image mythologique ?

Ernest Pignon-Ernest Je fais appel à une sorte de sacré laïque. Je m'intéresse de plus en plus aux mythes, aux religions, aux légendes. En me saisissant d'éléments contemporains, je tente de faire résonner ce qui nous a nourris, car je pense que nous vivons une période amnésique et qu'il est nécessaire d'avoir une conscience de ce qui nous a précédé, d'interroger ce qui constitue notre culture. Lorsque Sophie Nauleau, la nouvelle directrice du Printemps des Poètes, m'a parlé du thème de l'ardeur, j'ai pensé à une aile qui correspond à l'idée de liberté, de vitalité. Il faut dire que j'étais en train de travailler à une œuvre autour de Garibaldi – je suis né à Nice, dans le même quartier que lui – et, m'inspirant d'une image du Général combattant à travers le monde pour la liberté, j'ai voulu l'associer à l'étymologie de la cité niçoise qui trouve ses origines dans le nom de la déesse grecque Nikaïa ou Niké, une divinité ailée personnifiant la victoire. J'ai donc cherché la plus belle représentation de cette déesse : la *Victoire de Samothrace* qui est aussi un ex-voto et concrétise la demande de la victoire dans les combats maritimes. Pour le Printemps des Poètes, j'ai voulu dire l'envol, l'élan poétique avec une aile de la *Samothrace*. Bien que j'aie le parti pris d'utiliser presque toujours le noir et blanc sur un support papier, il allait de soi qu'il y aurait de la couleur pour cette affiche. L'orangé de « L'Ardeur » est en lien avec le soleil, la chaleur, l'étymologie latine du mot (*ardor, ardere*, « brûler »).

Le pastel bleu de l'affiche du Printemps des Poètes a donc remplacé la pierre noire rehaussée à l'encre que vous utilisez habituellement

pour vos dessins, et le support n'est plus le papier mais une toile sans apprêt qui rappelle peut-être la porosité des murs...

E.P-E. Oui, il y avait quelque chose de plus sensuel, de plus humain avec la toile et le pastel, de moins froid qu'avec le papier. Le grain du tissu de la toile brute et ce pastel bleu, que je n'utilise jamais, ont vraiment été choisis pour la poésie. Les images que je fais d'habitude ont comme perspective de s'inscrire dans le réel, elles anticipent la façon dont on va les poser. Là ce n'était pas le cas, il fallait que l'œuvre soit autonome, que la proposition soit contenue dans l'image et dans le texte.

En ce moment et jusqu'au 18 mai 2018, sont exposées à Paris, galerie Lelong, des dessins regroupés sous le titre *Figuræ, 1968-2018*. Certaines figures sont celles de poètes, Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire, Michaux, Artaud, Pasolini, Maïakovski, Mahmoud Darwich... Les poètes occupent une place importante dans votre œuvre...

E.P-E. En effet. Ma pensée, presque ma philosophie, est nourrie de la lecture des poètes plus que de celle des romanciers. La poésie est à la fois vaste et incisive. C'est l'approche la plus juste du réel, qui peut même l'anticiper. Il me semble que les poètes ont cette dimension de Sybille, visionnaire. Ils annoncent, incarnent leur temps. Nombre d'entre eux en portent les stigmates. J'ai travaillé au Chili pendant la période Pinochet, et Pablo Neruda incarnait ce pays. Avec son côté physique, tellurique, il était à la fois la Cordillère et le Pacifique. Ce qu'il disait était la parole du peuple chilien. À la question « pourquoi Pablo Neruda ? », j'ai répondu « tout ce que je sais du Chili, c'est à travers lui ». Mahmoud Darwich symbolise la Palestine, l'exil, il porte, autant dans sa vie que dans son œuvre, les drames de son peuple. Comme je suis athée, je n'ai pas de saints pour évo-



Ernest Pignon-Ernest
Photo © Nathalie Jungerman

Ernest Pignon-Ernest, né en 1942 à Nice, vit et travaille à Paris. Depuis plus de cinquante ans il invente des images qu'il colle sur les murs des cités. Son travail a fait l'objet d'une grande rétrospective au MAMAC de Nice en 2016

Ernest Pignon-Ernest :
<http://www.alienordauchez.com>
<http://pignon-ernest.com/>



L'affiche du Printemps des Poètes 2018 réalisée par Ernest Pignon-Ernest. Pastel sur toile.
© Ernest Pignon-Ernest



Partenaire du Printemps des Poètes

quer certaines valeurs. Et je me suis rendu compte que les poètes pouvaient jouer ce rôle. Antonin Artaud exprime les drames du milieu du XXe siècle ; la vie et l'œuvre de Pasolini disent entièrement ce XXème siècle et annoncent les dérives que nous connaissons aujourd'hui, l'acculturation, la déshumanisation... Il y a 50 ans, il voyait venir cet appauvrissement culturel, cette forme de société capitaliste basée sur la consommation. Ce que les gens de ma génération, dans les années 1960, considéraient comme des avancées hédonistes, de liberté des mœurs, lui, avait deviné qu'il en résulterait la marchandisation du corps, un hédonisme superficiel. Pour le 40ème anniversaire de la mort de Pasolini, j'ai conçu une image, dont il reste encore des exemplaires collés dans les rues de Rome et de Naples, d'un réalisme cru, fidèle à la photo représentant son corps trouvé à Ostia, avec les mêmes bottes, les mêmes jeans, mais je l'ai travaillée en lui donnant la position d'une piéta. Car Pasolini a une approche charnelle, sensuelle des lieux, des paysages, des gens et c'est la densité de cette approche qui fait apparaître le sacré chez le moindre individu. Par exemple, dans *Accatone* (film réalisé en 1961), il s'agit du destin d'un petit voyou minable, mais Pasolini en fait une quête épique et mythique. Il y a chez lui cette simultanéité du temps. Il parle d'un petit voyou de Rome mais son propos fait résonner Dante, Leopardi. C'est pour cette raison qu'il est une référence pour moi. Cette nécessité de toujours savoir d'où l'on vient et de s'en nourrir. Pasolini écrit en 1968 (incroyable à cette époque) : « l'extraordinaire force révolutionnaire du passé ». Il affirme que si l'on ne sait pas d'où l'on vient, on ne sait pas où l'on va.

En 2017, chez Actes Sud, vous avez publié avec André Velter, *Ceux de la poésie vécue*. Cet ouvrage réunit des dessins préparatoires à ceux qui sont installés sur les murs et contextualisés... Chaque figure est accompagnée d'une photographie du lieu où le dessin est mis en espace et d'un texte d'André Velter, qui est un portrait de chaque poète. Pouvez-vous nous parler de l'élaboration de cet ouvrage qui met en lien, le texte, la figure d'un poète et l'image du dessin dans la rue ?

E.P-E. André Velter et moi-même avons déjà réalisé dix-sept livres ensemble mais nous n'avions pas prévu de faire celui-ci. Un jour, dans mon atelier, il regarde mes dessins et constate qu'il y a dix-neuf portraits de poètes dont il se sent proche aussi, sur lesquels il a écrit, qui nous accompagnent tous les deux. Le livre est ainsi devenu une évidence et nous avons choisi de concert son titre, *Ceux de la poésie vécue*, car tous ces poètes ont un engagement, une vie de poésie. Maïakovski est le chantre de la Révolution soviétique avec une invention poétique, et même plastique puisqu'il a participé activement à la création des Fenêtres de la ROSTA qui apparaissent à Moscou à la fin de

1919. Ces affiches ont été créées par des artistes de l'avant-garde russe, du suprématisme, et servent de support à la propagande révolutionnaire. Aussi, le suicide de Maïakovski annonce l'échec, le stalinisme, le totalitarisme... La poésie est de l'ordre de l'implication, de l'existential.

Dans mon travail, je tiens beaucoup à l'idée de grandeur nature. Mes images à taille humaine, en noir et blanc, sont comme des empreintes, elles pourraient même s'apparenter au voile de Véronique ou au Saint-Suaire. Une empreinte comprend la présence et l'absence. Les images de Darwich en Palestine disent la légitimité de sa présence. Quand je les ai collées dans les rues de Ramallah, je me suis rappelé ce qu'il écrivait dans ses poèmes, *Je suis revenu mais je ne suis pas là*.

Quel poète, quelle écriture poétique, vous a le plus marqué ? Robert Desnos qui suggérait en 1929 de mettre des personnages dans les rues ?

E.P-E. Oui, Robert Desnos, qui meurt au camp de Theresienstadt en juin 1944. Il est le porteur de toutes les utopies de notre siècle. Ce qu'il écrit est surprenant : « On rencontrerait Courbet qui se retournerait sur les jolies femmes et qui marcherait, immobile. Il y aurait Baudelaire, accoude à un pont... ». Dans ces années 1920, il dit aussi : « Il faudrait faire des monuments à la cuiller, aux objets du quotidien ». En somme, tout ce qu'a fait le Pop Art. Il réalise aussi des émissions de radio sur *Fantomas*, des films avec Man Ray... Il était très en avance sur son temps. Il incarnait le monde nouveau.

Comment l'idée de ces silhouettes grandeur nature affichées sur les murs vous est venue ?

E.P-E. Mon travail provient, pour ainsi dire, d'impossibilités. J'ai toujours pensé que je ferai de la peinture, des tableaux. Je n'ai pas fait d'études mais j'étais passionné par l'architecture et dans les années 1960, je travaillais à mi-temps pour des architectes. A cette époque, il n'était pas nécessaire d'avoir le DPLG (diplôme d'architecte) pour déposer des permis. En réalisant avec un ami les plans d'une grande villa, j'ai gagné de quoi vivre un an sans travailler. Je suis donc parti dans un village du Vaucluse pour m'adonner entièrement à la peinture. Dès mon arrivée, j'apprends qu'à trente kilomètres s'installe la force de frappe atomique. Mille fois Hiroshima enfoui sous les amandiers. Moi qui allais dans cette région pour sa beauté, le Mont Ventoux, les lavandes, je m'aperçois qu'une puissance de mort est encaissée sous ce magnifique paysage. Je voulais faire de la peinture, *Guernica* était mon repère, pas les *Pommes* de Cézanne. Je décide de travailler sur ce thème, le nucléaire, qui est un tournant dans l'histoire de l'humanité : l'homme peut anihiler l'homme avec la force atomique. Au bout de quelques mois, après m'être documenté sur

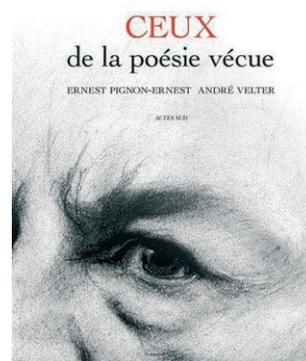
les maladies à Hiroshima et Nagasaki, je comprends que je ne peux pas exprimer cela sur un tableau, que je ne peux pas dire cette contradiction entre la beauté et cette puissance. Si j'en fais une peinture, même au format de *Guernica*, la nature même du tableau sera dérisoire à côté de ce que je veux aborder. Dans le meilleur des cas, je l'exposerais à Aix-en-Provence ou à Avignon. Je pense alors que ce sont les lieux mêmes qui portent ce potentiel, cette richesse suggestive extraordinaire, que ce sont les lieux qu'il faut saisir, stigmatiser. Je me réfère à cette fameuse photo prise au Japon le lendemain du bombardement, celle d'un mur avec l'ombre portée d'un homme désintégré par l'éclair atomique. Il ne reste plus de lui que ce fantôme noir que je regarde comme un signe de ma génération. De l'empreinte laissée par ce corps, je découpe un pochoir que j'imprime et colle sur les routes qui vont vers le plateau d'Albion, sur les rochers, les maisons, comme une alerte, un avertissement. Je me suis rendu compte que ma palette allait devenir le réel, en le travaillant, en le bousculant. Mais je ne savais pas encore à l'époque, que toute mon œuvre porterait sur ce sujet, l'homme dans sa relation à ce qui l'entoure, à l'histoire, aux autres. Pline l'Ancien, dans sa rêverie encyclopédique, retrace les origines de la peinture et raconte qu'une jeune fille, plutôt que de laisser s'en aller son fiancé sur les chemins du souvenir, dessine son ombre sur le mur, d'un trait de charbon. L'origine du dessin serait l'ombre portée. Quant à moi, je me suis dit que ce n'était pas l'ombre portée du soleil mais celle de l'éclair atomique.

Puis, j'ai fait d'autres pochoirs, directement imprimés sur les murs, et des dessins que j'ai collés dans différents lieux. Notamment au festival d'Avignon en 1968. Dans l'exposition à la galerie Lelong, est présentée une petite étude avec un texte du Living Theater qui a donné lieu à un grand dessin que j'avais collé dans les rues de la ville. Dans les années 1967-1968, les membres du Living Theater, troupe de théâtre expérimentale new-yorkaise qui pratiquait le happening, se sont fait agresser en Avignon. J'ai alors dessiné le por-

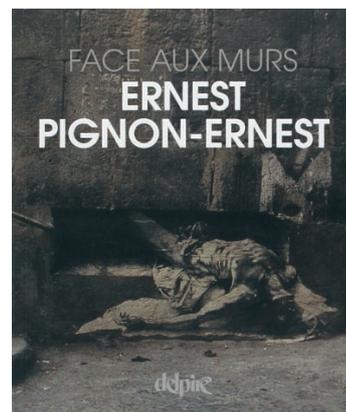
trait de Julian Beck, le théoricien de ce collectif, et je l'ai collé clandestinement sur les murs.

C'est encore une impossibilité qui m'a permis ensuite de mieux cerner mon travail. En 1970, on m'a proposé de participer à une exposition qui avait pour thème la semaine sanglante de la Commune de Paris. J'ai accepté et me suis mis à l'étudier. La Commune, c'est le rêve, l'utopie totale et à l'aune de tous les espoirs qu'elle porte, la semaine sanglante est un massacre qui va de 10 000 à 30 000 morts en quelques semaines. Là aussi, je me suis dit qu'il n'était pas possible de représenter ce massacre. J'ai trouvé une solution plastique : réaliser une grande sérigraphie représentant un gisant, reproduite en de nombreux exemplaires. J'ai fait un travail sur le plan de Paris, les dernières barricades de la Commune, Montmartre, la Butte aux Cailles, le Père Lachaise, et pour faire remonter à la surface ces fantômes du passé, je les ai mis dans ces lieux en référence à la Commune, parfois allongés les uns à côté des autres, mais aussi ailleurs, avec des anachronismes volontaires. J'ai collé un gisant sur les escaliers du métro Charonne ou sur les quais de la Seine où l'on a jeté les Algériens, pour faire un lien avec la Guerre d'Algérie et la répression sanglante à Paris du 17 octobre 1961. J'ai alors compris comment fonctionnaient mes images. Ni ma sérigraphie, ni mon dessin n'étaient l'œuvre. L'œuvre était ce que le dessin provoquait dans le lieu. En ce sens, la présence de mon image dans le lieu fait du lieu un espace plastique. En collant un gisant sur l'escalier du métro Charonne, je perturbe le lieu plastiquement, je couvre d'un corps les marches que les gens empruntent tous les jours. Ils ont oublié le drame qui s'est passé là. La présence de mon image vient réactiver le souvenir. C'est une sorte d'interaction. Le lieu du drame est réactivé dans sa puissance suggestive par mon image.

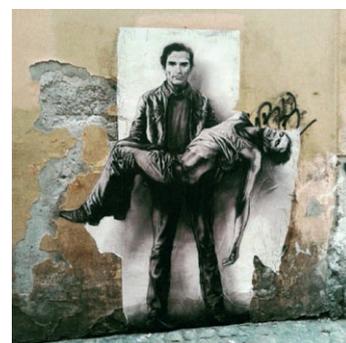
En fait, je ne dis jamais que j'« expose » des images dans les rues. Il y a deux mois, j'ai participé à un débat avec Régis Debray où se trouvaient des artistes du Street Art. Il a résumé ainsi ma proposition : « C'est simple, les gens du Street Art font de



Ernest Pignon-Ernest
André Velter
Ceux de la poésie vécue
Éditions Actes Sud, mars 2017



Ernest Pignon-Ernest
Face aux murs
Éditions Delpire, 2010



Pier Paolo Pasolini - 2015.
40 ans après sa mort.
© Ernest Pignon-Ernest

la rue une galerie, Ernest Pignon-Ernest fait de la rue une œuvre d'art. »

C'est effectivement l'objectif. Pour moi, la rue est elle-même l'œuvre. Je la travaille plastiquement et poétiquement en la densifiant.

Les images sur les murs sont-elles un geste poétique et politique au sens large ? Pensez-vous qu'un artiste doit être de plein pied dans la vie de la cité ?

E.P-E. Oui, un geste poétique, politique – avoir tout le temps une grande conscience du monde – et éthique aussi.

Je n'ai pas d'avis sur ce que doit être un artiste. Un artiste dans sa thébaïde peut très bien nous dire des choses essentielles sur l'homme. Bien que je sois de la génération des gens de 68, plutôt engagé et proche du communisme, j'étais très critique et je n'ai jamais été maoïste. On clamait à ce moment-

là : « l'art au service de la classe ouvrière ». Ce qui m'agaçait beaucoup car l'art n'est au service de rien. Les Maoïstes, les Soviétiques dévoyaient la poésie, la création. Les plus grands poètes comme Aragon s'en sont remis mais ils ont écrit des absurdités, des hommages à Staline ou à Maurice Thorez.

Vous vous attachez à la mémoire des lieux et à la mémoire collective pour saisir le potentiel dramatique du lieu...

E.P-E. Lorsqu'on travaille dans l'espace qui est à tout le monde, il faut considérer cet espace et même fonder sa réflexion sans se départir d'un certain civisme. À Naples, mes images sur du papier journal sont restées plus de dix ans. Ma palette est faite d'éléments – histoire, espace, symbolique – que je partage avec les gens... C'est ça le fait de travailler sur la cité.

J'ai entendu François Cheng dire à la librairie du Divan : « Ce qui est plus important que les choses, ce sont les relations qui se nouent entre elles ». Mon travail est bâti sur cette notion. Quand je mets une image dans une rue, je l'ai élaborée au préalable en pensant qu'elle serait à cet endroit précis. J'ai donc anticipé le lieu en plasticien. Je sais la texture du mur, sa couleur, l'espace qui l'entoure, de quelle façon l'image sera remarquée, et en même temps, je connais son histoire, son potentiel suggestif. Il faut que l'image et le lieu créent plastiquement et symboliquement un dialogue intense. Je viens en quelque sorte réinscrire de l'humain, densifier le potentiel du lieu. C'est pour cette raison que j'emploie le noir

et blanc car je veux que l'image garde sa propriété conceptuelle. Je serais capable de faire du trompe-l'œil, à l'instar de la fresque murale que j'ai réalisée pour la ville de Belfort en 1989 et qui représente plus de 40 hommes et femmes de la science et des arts : Marlene Dietrich, Goethe, Einstein, Rimbaud, Picasso, Apollinaire... Mais là, pour saisir le potentiel du lieu, je laisse le papier blanc autour, j'essaie d'appréhender le réel dans toute sa complexité, ce qui se voit, ce qui ne se voit pas, ou plus, et je glisse un élément de fiction qui doit venir exacerber le tout.

Donc le sens de votre travail vient de la mise en relation avec le réel...



Arthur Rimbaud - 1978
© Ernest Pignon-Ernest

E.P-E. Oui. J'élabore mon image à partir d'une appréhension du réel qui doit résoudre des problèmes purement plastiques. Le fonctionnement des images dans l'espace n'est pas évident car on les conçoit la plupart du temps comme si on allait les découvrir frontalement. Mais en fait,

quand on les place dans la rue, ce n'est jamais le cas. Il faut prendre en compte un espace très particulier. Celui dans lequel s'inscrivent mes corps – je ne mets pratiquement des corps – n'est pas le même que si j'exposais mes dessins dans une galerie, entourés d'un cadre et d'une marie-louise.

Il y a aussi des corps très près du sol...

E.P-E. Au ras du sol, comme si c'était un soupirail. La première fois que j'ai conçu ces images, je suis resté pendant des semaines avec des émigrés dans un foyer Sonacotra. Ma démarche voulait signifier qu'on ne prenait pas en compte ces personnes, qu'on ne les regardait pas et qu'elles étaient en quelque sorte sous la ville. L'idée est née du fait qu'à cette époque, dans les années 1970, il n'était pas rare d'entendre dire « Voyez, on n'a pas de problème avec les émigrés »...

Vous avez un trait incisif sans remords pour chacun de vos dessins. En même temps, ce trait épouse les aspérités de la matière lorsque le dessin s'affiche sur les murs de la ville, et tend à disparaître puisqu'il subit l'érosion du temps. Est-ce une manière aussi de revendiquer ou plutôt d'assumer un art éphémère ?

E.P-E. Par nature, ce que je propose est éphémère mais ce n'est pas un handicap en admettant que les passants reçoivent l'image avec émotion, ce qui n'est peut-être pas le cas pour la majorité des inscriptions très sommaires qui figurent dans

la rue, tels les tags, par exemple. Les dessins d'après Caravage que j'ai faits à Naples sont investis de travail, d'histoire, d'histoire de l'art, néanmoins, ils vont disparaître. Dans la lecture, intervient cette contradiction. Les gens ne s'en rendent peut-être pas compte mais cette donnée implicite modifie la réception de l'image. Le Rimbaud que j'ai collé sur l'autoroute de Charleville va disparaître comme le poète a disparu. Cette mort est dans la proposition.

Un trait incisif et sans remords ? Vous n'êtes pas de cet avis ?

E.P.-E. Je sais que mon trait peut être efficace mais si vous saviez combien de fois je recommence mes dessins ! Tous mes travaux sont le fruit de désespoir, de doute. Je pourrais être encore en train de les refaire si je ne me donnais pas de date limite. Le Pasolini, je l'ai fait cinq fois en entier, et je n'étais pas satisfait. Le regard n'était pas juste, la main n'était pas là où il faut. Je pense que le dessin ne propose pas uniquement ce qui est figuré mais parle aussi du projet, du dessein. Il ne propose pas seulement ce qu'on voit, il porte un peu de l'incertitude. Et dans une certaine mesure, il associe les gens qui regardent à la conception. Le dessin reste comme en suspens. Pour moi, comme c'est le doute total, je pense qu'il n'est jamais fini. Il m'arrive de désencadrer les dessins exposés, et de les retravailler sous l'œil un peu agacé des galeristes qui les avaient photographiés et numérisés auparavant !

Le trait n'est donc pas sans remords mais plein de doute.

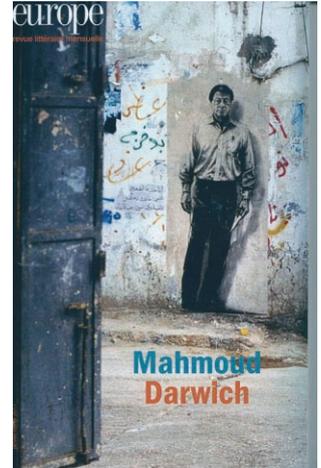
L'éphémère fait donc partie de la proposition plastique et poétique...

E.P.-E. Oui, complètement. Mais un éphémère qui crée des relations avec le temps. Tous ces dessins autour du thème de la mort s'inspirant de Caravage qui se déployaient dans les rues de Naples, je les ai collés entre 1988 et 1992, parce qu'il me semblait ne pas les avoir appréhendés correctement. Je n'avais pas bien compris comment cette ville, depuis *l'Énéide*

de Virgile qui situe les Enfers sous la ville, a sécrété ces drames, ces mythes et ces strates historiques, et je ne cessais de reprendre mes dessins. Je les ai toujours collés la nuit du jeudi Saint et vendredi Saint pour qu'ils soient nourris de l'atmosphère de la cité. Je suis athée, pour autant, je me réfère souvent aux textes bibliques, à la culture religieuse !

Pour vous, la poésie, appartient-elle au mystère ?

E.P.-E. Au mystère et en même temps au réel le plus concret, le plus aigu, le plus acéré. Elle peut tout, justement. Elle est de l'ordre de l'imaginaire ou de l'appréhension très pragmatique, concrète. L'un nourrit l'autre.



EUROPE, revue Janv. / Fév. 2017
« Mahmoud Darwich »

Du 15 mars au 18 mai 2018 : Ernest Pignon-Ernest, *Figuræ (1968-2018)* Galerie Lelong, Paris



Étude pour Baudelaire, 2012, pierre noire et encre sur papier, 37 x 21 cm

Ernest Pignon-Ernest, Étude pour Baudelaire
Pierre noire et encre sur papier - 37 x 21 cm, 2012.
Galerie Lelong © Ernest Pignon-Ernest

Galerie Lelong
13, rue de Téhéran - 75008 Paris

Sites Internet

Site officiel Ernest Pignon-Ernest
<http://pignon-ernest.com/>

Galerie Lelong – Ernest Pignon Ernest, *Figuræ (1968-2018)* du 15 mars au 18 mai 2018

<http://www.galerie-lelong.com/fr/expositions-exterieures.html>

Extraits choisis

Partenaire du Printemps des Poètes depuis 1999, la Fondation La Poste imprime 60 000 cartes poèmes pour célébrer cette grande manifestation poétique, et inviter à l'écriture. Voici les six poèmes publiés sur les cartes...

Sophocle / Œdipe à Colone

(première représentation en 401 av. JC.
Traduction inédite André Velter)

L'ardeur d'un sang de vif-argent
ne s'éteint pas avec l'âge ;
il n'y a que les morts
qui demeurent sans passion.

Pierre Louÿs (1870-1925) Pervigilium Mortis (extrait)

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent, un instant,
À la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,
L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.

Henri Pichette (1924-2000) Ode au berger (extrait)

La vérité fait le vœu
De donner corps à son rêve
Demain, le jour se relève
Avec des ailes de feu

François Cheng (1929) quatrain inédit

D'ardeur et d'azur,
Alouette au chant pur,
D'un coup d'aile tu rejoins
Le printemps des Poètes

Alain Borer (1949) poème inédit

Il pleut des cordes
j'en profite
pour grimper
au septième ciel

Zéno Bianu

Celui qui se laisse porter
emporter par l'ardeur
est un archange de l'énergie

Sites Internet

Le Printemps des Poètes
<https://www.printempsdespoetes.com/>

Fondation La Poste - Page consacrée au festival
<http://www.fondationlaposte.org/projet/printemps-des-poetes-2018-20eme-edition/>

François Cheng Portrait

Par Corinne Amar



[Première lettre] «
*Nous étions jeunes
- vous bien plus que
moi - et nous nous
trouvions dans le mé-
tro. Moi assis sur un
strapontin, et vous
assise sur celui d'en
face. Fasciné, je me
demande : « D'où
vient cette beauté
? Comment se fait-*

*il qu'il y ait cette beauté ? Et pourquoi soudain
est-elle là, cette beauté proprement impossible,
offerte à ma vue ? Ma fascination cède la place
à la stupéfaction, lorsque, souriante, vous quit-
tez votre siège et venez vous asseoir à côté de
moi. (...) la beauté est fragile, surtout quand
elle est de chair. (...) Et surtout, elle demande
à être aimée, vraiment aimée. Est-ce là chose
aisée ? » Dans *De l'âme*, un ouvrage composé de
lettres, François Cheng écrivait à sa correspon-
dante cette première lettre*. Il était déjà auteur
mais peu connu, pourtant une jeune inconnue
l'avait *reconnu*, lui, et était venue lui adresser la
parole. Ils auront l'occasion de se revoir, ils se
lieront d'amitié. Elle lui écrira quelques trente an-
nées plus tard, évoquant cette période, lui con-
fiant que, sur le tard, elle *se découvre une âme*,
le priera de lui expliquer ce qu'est l'âme. Suivront
six autres lettres, dans lesquelles le poète invitera
son épistolière dans un vagabondage du côté de
« l'âme », ce quelque chose, ce *je ne sais quoi*
si singulier, qui dit l'unicité de l'être. Il évoquera
pour elle, l'âme chez les Anciens, en Chine avec
les Taoïstes, en Inde, avec la pensée hindouiste,
dans la tradition bouddhiste, puis, dans la Grèce
de Platon, celle d'Aristote, dans le judaïsme, dans
le soufisme ou le christianisme, et jusque dans les
œuvres de Rousseau, Cocteau, Kierkegaard, Pas-
cal, Dante, Dostoïevski, Shakespeare, Hugo...,
soucieux d'explorer les mystères de l'âme, avide
de souligner la beauté du monde... Il est poète,
traducteur, essayiste, romancier - *Le Dit de
Tianyi***, son premier roman, aura le prix Femi-
na, en 1998, sur l'histoire tragique sinon boule-
versante de la Chine d'aujourd'hui, à travers le
destin de deux hommes et une femme liés pour
l'éternité. Il est également artiste, auteur de cal-
ligraphies, d'ouvrages sur la calligraphie dont il
évoque l'art, la discipline, le soufflé, dans *Vide et
plein : le langage pictural chinois**** ou encore,
*Et le souffle devient signe*****. Né en Chine, en
1929, sur fond de guerre civile, puis sino-japo-*

naise (« *Pour les Chinois, confiait-il, la Deuxième Guerre mondiale a commencé en 1937* »), il est issu d'une famille de lettrés et d'universitaires, et porte le prénom chinois de Chi Hsien, qui signifie « célébrer la sagesse ». Bien plus tard, lors d'un voyage en Italie, sortant de la gare d'Assise, il aura un choc en découvrant Saint-François d'Assise « ouvrant les bras dans un geste d'accueil », lui faisant alors soudain sentir qu'il lui serait possible d'habiter cette terre d'Europe. Saint-François deviendra « son » saint, et il choisira ce nouveau prénom français comme un double hommage ; sur le plan citoyen, il était *François*, donc français, et sur le plan spirituel, il se réclamait de Saint-François, le saint qui célébra la création. Et puis, François d'Assise, de toutes les façons, ne laissait personne indifférent, et il se souvenait de tous ceux passés par Assise, et conquis ; de Goethe à Chateaubriand, en passant par Julien Green, Simone Weil... En 1945, il obtient son baccalauréat. En août de cette même année, les bombes atomiques explosent sur Hiroshima et Nagasaki. En 1946, avec la reprise de la guerre civile, François Cheng fugue, tel un errant désorienté. Son père, spécialiste des sciences de l'éducation, haut fonctionnaire invité à Paris comme expert de la Chine à l'Unesco, l'emmène avec lui. Lorsqu'en 1948, à Pékin, les communistes prennent le pouvoir, toute la famille de François Cheng part pour la France avec le père qui finit par trouver un engagement aux États-Unis. Seul, François décidera de rester en France, s'installera à Paris. Il est sans un sou, exilé dans un pays dont il ignore la langue, mais aime sa littérature, il a dix-neuf ans. Il se consacre à l'étude de la langue et de la littérature françaises, dans un temps long et marqué par la solitude, l'implication obstinée, le dénuement matériel. Il a néanmoins emporté avec lui sa nourriture de voyage : la poésie chinoise, et sa nourriture spirituelle : la littérature chinoise. Il rappellera, évoquant son héritage familial, que son père ne lui a légué ni meubles ni bijoux, mais des bâtons d'encre. Il sait que son chemin est à tracer. « La voie se cherche dans l'obscurité toujours en avant de soi » (*Et le souffle devient signe*), et ce chemin, quoique difficile, et sur lequel s'opèrent retournements et transformations, est un chemin de promesse et d'espérance. Parce que chaque jour est un jour neuf et qu'il a foi en la beauté de la vie. « Puisque chaque jour /se renouvelle/Renouvelle-toi chaque jour/ Et toujours renouvelle-toi » (*Et le souffle devient signe*). Il confiera dans nombre d'entretiens combien la calligraphie fut pour lui une énergie vitale, une puissante consolation, toutes ces années où, en tant qu'artiste, il fut réduit au silence à défaut de maîtriser la langue française. « Tout au long de ma vie souvent bouleversée, la possibilité d'entrer en communion avec le parfum du papier, la saveur de l'encre et par-delà avec les figures incarnées était toujours une source de

joie. Elle me procurait réconfort et apaisement à mes heures de solitude et de désarroi. Pendant vingt ans, faute de pouvoir écrire des essais, des romans et des poèmes directement en français, j'ai été un homme sans parole » (à Catherine Argand, en décembre 2001, pour *Lire Magazine*). Naturalisé français en 1971 (vingt-trois ans plus tard), il est élu à l'Académie française, en 2002. Il était ce mois-ci l'un des convives de la vingtième édition du Printemps des Poètes 2018 (du 3 au 19 mars), sous la bannière du maître-mot *Ardeur*. Et 60 000 cartes postales étaient éditées par la Fondation d'entreprise La Poste et le Printemps des Poètes, célébrant des poèmes divers, dont un quatrain inédit de François Cheng : *D'ardeur et d'azur/Alouette au chant pur/D'un coup d'aile tu rejoins/Le printemps des poètes*. Après sa naturalisation, il devient professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales, oriente ses travaux vers les traductions des poètes français en chinois et des poètes chinois en français, vers des essais sur la pensée et l'esthétique chinoises, des monographies sur des peintres de son pays, des albums de calligraphies, des recueils de poèmes, dont le dernier, tout juste publié : *Enfin le royaume* (Éditions Gallimard), est un recueil de quatrains, ce *mode d'expression resserré, moins abrupt que le haïku*, et par-dessus tout, universel. Et dans l'univers de ce poète où la vie et l'art en font qu'un, où le peintre comme le poète est un artiste qui entre en communion avec le monde et cherche à animer le souffle qui régit l'univers, les mots louent la vie, louent l'amour, saluent la mort, honorent la nuit, la flamme, la solitude *telle un silex*, embrassent l'ouverture qui enrichit, chérissent le souvenir...

* *De l'âme*, Albin Michel, nov. 2016, p.14, 16.

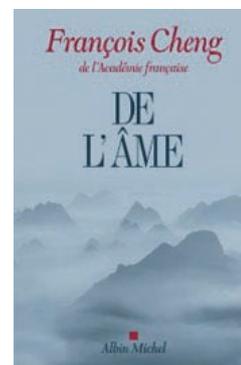
** *Le Dit de Tianyi*, Albin Michel, 1998

*** *Vide et plein : le langage pictural chinois*, Le Seuil, 1979

**** *Et le souffle devient signe*, L'Iconoclaste, 2001



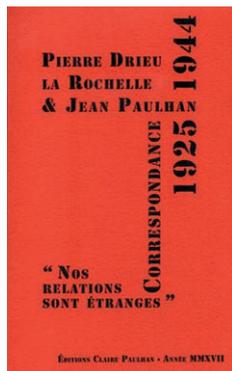
François Cheng
Enfin le royaume, Quatrains
Éditions Gallimard,
8 février 2018.



François Cheng
De l'âme
Éditions Albin Michel,
2 novembre 2016.

Correspondance 1925-1944 Jean Paulhan et Pierre Drieu La Rochelle.

Par Gaëlle Obiégly



D'une conscience professionnelle irréprochable, à l'instar de Eichmann et autres bourreaux, Pierre Drieu La Rochelle aura été un collaborateur dévoué. Devenu directeur de La NRF pendant l'Occupation, il n'y publie plus d'auteurs juifs. Jean Paulhan, lui, refuse toute publication dans la revue dès lors que tous les juifs en ont été renvoyés. On dénote chez

Drieu La Rochelle un infâme scrupule de lettré. Le souci qu'il a de son orthographe quand il loue Hitler trahit une faiblesse de jugement en matière de faute, voire une vision étriquée. La sécheresse de ses lettres en est probablement l'expression, du moins quand il prend du galon à La NRF. Même si les échanges entre lui et Jean Paulhan restent assez formels, ce dernier est toujours moins avare pour dire son amitié, malgré les divergences. Drieu La Rochelle a des formules viriles en adéquation avec l'idéologie qu'il sert. Son engagement pro Hitler ne tient pas seulement à la défaite de la France en 1940. Avant l'Occupation, dès 1934, il prend nettement position. Il regrettera même dans la lettre testamentaire qu'il adresse à son frère de ne pas s'être enrôlé dans la Waffen SS. Jean Paulhan n'a pas donné suite à la « note pro Hitler » adressée à La NRF. On comprend son embarras. Drieu La Rochelle, que ces silences affolent se montre « traversé d'une de ces angoisses comme on en a en matière d'orthographe ». Le scrupule qui affecte l'homme de lettres a de quoi surprendre. Il est cependant significatif, une fois lu ce déconcertant volume de lettres. Elles sont soigneusement éditées, précédées d'un commentaire indispensable en ce qu'elles historicisent l'amitié compliquée des deux épistoliers. Amis et « en même temps ennemis ». Drieu La Rochelle est fasciste et collaborationniste. Paulhan, patriote et Résistant. Cette divergence ne met pas fin à leur relation. Au contraire, elle semble même stimulée par la difficulté. Cela tient à Jean Paulhan dont l'esprit de dialogue prime sur le choix idéologique. On avait déjà remarqué cette faculté en lisant

sa correspondance avec Marcel Jouhandeau dont la pleurnicherie et l'antisémitisme n'ont pas épuisé la patience de Paulhan. Cette force calme caractérise également ses lettres-ci malgré les positions fascistes de Drieu La Rochelle. On perçoit clairement l'ascendant de Paulhan sur Drieu La Rochelle. Les lettres de ce dernier cherchent l'approbation, se plaignent d'un silence, attendent, réclament un positionnement politique. À partir de 1941, la correspondance s'amplifie. Les lettres de Paulhan, quasi inexistantes dans la première partie du volume, sont nombreuses dès lors que Drieu La Rochelle lui succède à la tête de La NRF. Les rôles sont inversés. Mais l'on sent que Paulhan est toujours une sorte de maître pour le nouveau directeur. Dans les débuts de leur relation, le ton est celui d'un instituteur sévère dont les critiques, bien que douloureuses, sont attendues par Drieu La Rochelle. Leurs échanges révèlent un homme infantile, ombrageux, en quête de la reconnaissance littéraire que seul Paulhan, au jugement le plus sûr qui soit, peut lui offrir. Ce dernier, en revanche, ne réclame pas la même attention, ne s'épanche pas, se montre toujours amical mais moins émotif que l'autre. Il doit, cependant, beaucoup à Drieu La Rochelle. C'est en effet grâce à son intervention qu'il sera libéré de prison où il a séjourné une semaine. À partir de ce moment, sans pour autant adopter ses positions politiques, et même en les contrariant, Paulhan ne cesse de préciser son amitié à la fin de ses lettres. Sa gratitude est sobre et directe : « Je crois bien que c'est à vous seul que je dois d'être rentré tranquillement ce soir rue des Arènes. Alors, merci. Je vous embrasse ». Drieu, le collaborateur, est bien celui qui a fait libérer le résistant Paulhan de la prison de la Santé après son arrestation par la Gestapo. L'une des nombreuses notes de l'ouvrage nous précise les circonstances de cette arrestation. Paulhan était lié au réseau du Musée de l'Homme qui commença à tomber en janvier 1941. L'un a risqué sa vie pour libérer la France, l'autre se donnera la mort après la Libération qui lui promettait la prison. Malgré leurs débats politiques, les deux hommes semblent unis par des liens d'amitié dont ils s'étonnent. La question de la fidélité se dessine au fil du volume et culmine dans le poignant éloge funèbre que Paulhan consacre à Drieu La Rochelle après son suicide le 16 mars 1945. Le courage de Paulhan s'y manifeste encore en cette période d'épuration qui suit celle de la Collaboration. Par gratitude peut-être de l'avoir fait libérer de prison ou sans autre motif que la fidélité. Elle est au cœur de cette correspondance où l'amitié, le dévouement à la France et à la revue sont l'enjeu d'hommes de lettres qui se combattent. Drieu La Rochelle réitère à Paulhan la même demande, il veut que celui-ci

précise sa position. Dès les premières lettres il fixe son attention sur la position politique et ses conséquences. Il s'agit en 1925 de celle de Louis Aragon dont le communisme provoque une rupture irrémédiable. Les deux écrivains ont été proches. C'est au moment de cette rupture violente que débute la correspondance de Drieu La Rochelle et de Paulhan. Jusqu'à la fin, le nom d'Aragon y revient souvent. Celui-ci, très tôt, a cerné Drieu La Rochelle. Celui-ci, dans une lettre ouverte publiée par La NRF, se voit caractérisé par « l'esprit de compromission où pas une idée ne tient, pas un criterium moral ». Tel est Drieu, selon Aragon. Ce que remarque aussi Aragon c'est une incapacité au concept. Blessé par cette publicité, l'intéressé s'en émeut auprès de Paulhan. Avant qu'il ne lui cède sa place à La NRF, il est l'interlocuteur privilégié de Drieu La Rochelle qui lui confie son immense tourment. Autrement ils s'entretiennent, sans grands développements, de travaux en cours, livres récalcitrants, notes à faire. La politique n'occupe pas la plus grande partie de leurs échanges, mais elle y est essentielle. Perceptible partout. « Quand commencerez-vous par nous dire ce qui vous enchante, ce dont vous partez », on peut entendre dans cette injonction de Paulhan un certain agacement vis-à-vis des colères et de l'amertume dont procède la passion mauvaise de Drieu qui aboutit à son engagement fasciste et nazi. Paulhan a choisi l'autre camp. Malgré leurs divergences politiques, il n'a jamais rompu avec Drieu La Rochelle dont il essaie de comprendre les positions et la psychologie. Mais il s'agit d'un dialogue vain et même éprouvant, y compris pour les lecteurs d'aujourd'hui, tantôt limpide tantôt difficile à interpréter. On s'interroge sur une phrase en particulier, écrite par Paulhan à propos de sa position : « Je suis violemment fasciste et violemment démocrate. » Provocation ? La subtilité de Paulhan, sa mesure, ne désamorcent pas la fièvre nazie de Drieu La Rochelle qui n'a de cesse d'amener son interlocuteur sur le terrain de la politique, faute de manier les armes intellectuelles. C'est pour ça qu'il a « un peu besoin de politique », confesse-t-il euphémiquement.

Pierre Drieu La Rochelle & Jean Paulhan
Correspondance 1925-1944.

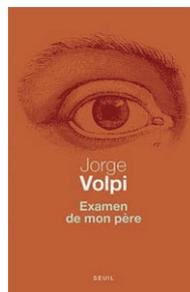
« Nos relations sont étranges »
Édition établie, introduite et annotée par
Hélène Baty-Delalande.
Éditions Claire Paulhan, déc. 2017

<http://www.clairepaulhan.com/>

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso & Corinne Amar

Romans

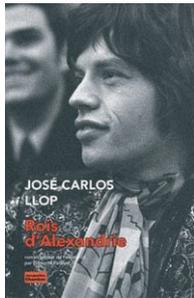


Jorge Volpi, *Examen de mon père.*

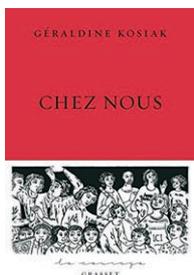
Traduction de l'espagnol (Mexique) Gabriel Iaculli. Le père de Jorge Volpi est décédé le 2 août 2014 et les images les plus vivaces qui lui restent sont celles de son corps à la fin de sa vie, diminué et prisonnier de la dépression. Du jour où ce chirurgien réputé a constaté que ses mains perdaient de leur agilité, il a délaissé le scalpel, sombrant peu à peu dans la mélancolie. « Son itinéraire pourrait se résumer à l'image d'un corps qui aurait usé toutes ses forces à sauver d'autres corps (...) » En dix le-

çons d'anatomie comparée sur le corps, le cerveau, la main, le cœur, l'œil, l'oreille, les parties génitales, la peau, les jambes, le foie ; le fils entrelace trois narrations en un seul livre. Un portrait du père, un exercice autobiographique et une implacable autopsie du Mexique. « Il n'en a rien su, mais sa dégradation accélérée est devenue pour moi une métaphore de celle de notre pays dont il déplorait si vivement les tares. De la même manière que la maladie gâte les organes et les tissus, les maux tels que l'impéritie, la cupidité des puissants ou la corruption généralisée dévastent les structures qui maintiennent en vie et en paix une nation. » Son père autoritaire, cultivé, mélomane, d'une grande morale, généreux, conservateur, catholique, plaçait l'intelligence au-dessus de tout et était entièrement dévoué à sa famille et à ses patients. Il lui a transmis sa fibre humaniste, sa passion pour la musique et son goût pour les histoires. Enfance cérébrale, école catholique, éducation sexuelle dans les ouvrages d'anatomie de son géniteur, choc de la fraude des élections présidentielles de 1988, l'année de ses vingt ans ; Jorge Volpi dissèque l'environnement dans lequel il s'est construit. Comment surgit la conscience ? Comment savoir ce que notre personnalité, nos émotions, nos comportements doivent à la chimie du cerveau ou aux idées ? Comment se fier à notre mémoire quand on sait que les souvenirs sont inévitablement modifiés au fil de nos expériences et des représentations que nous nous faisons de nous-mêmes ? Notre éducation, notre histoire personnelle déterminent-elles nos choix ? Autant de questions que soulève le virtuose Jorge Volpi, reconnu comme un des écrivains majeurs d'Amérique latine. Tout à la fois récit intime, hommage filial, traité d'histoire de la chirurgie, réflexion philosophique, littéraire, sur la vie psychique, la mémoire et constat amer d'un pays rongé par la corruption, la violence et la guerre aux narcotrafiquants, son livre est une brillante démonstration de ce que l'esprit humain peut produire de plus noble. Éd. Seuil, 272 p., 21,50 €. Élisabeth Miso

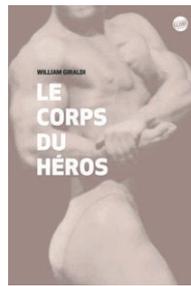
José Carlos Llop, *Rois d'Alexandrie.* Traduction de l'espagnol Edmond Raillard. « Je n'ai jamais écrit sur autre chose que le passage du temps et le temps est passé. La fin des choses est écrite dans leur origine. La fin des époques aussi et c'est le destin des individus que de vivre différentes décadences, comme on vit un cycle naturel. », confie José Carlos Llop à la fin de *Rois d'Alexandrie*. Son dernier roman est en effet un hymne magnifique à sa jeunesse, à cette période



charnière où le monde s'est métamorphosé sous l'influence d'une génération en quête d'absolu et de liberté. Au début des années soixante-dix, la ville de Palma commençait à s'imprégner des échos d'une ère nouvelle, apportés par les touristes, les marins et les hippies. Les chansons de Bob Dylan, des Stones, de Neil Young, de Bowie ou de Leonard Cohen invitaient à se défaire des entraves d'une société mortifère. « Je n'écoutais pas de musique ; j'étais la musique que j'écoutais. Je vivais en elle comme elle vivait en moi. La musique était le langage et ce langage ignorait les identités : il était l'identité. La vie commençait pour nous tous et tous, nous avions une langue commune. » Le rock'n'roll, la marijuana, la poésie, le sexe, tout était à explorer avec ferveur pour échapper à un monde dans lequel ni lui ni ses amis ne voulaient se reconnaître et pour construire une réalité différente. Le romancier majorquin se remémore ces exaltants moments de partage, de jouissance des corps, de réinvention de leur ville et de leur existence. De Palma à Barcelone où il a fait ses études, il retrace son apprentissage de la liberté, sa conscience politique, la révélation de sa vocation littéraire au contact de la musique et de la poésie d'Ezra Pound, de Cavafy ou de T.S. Eliot et rappelle l'angoisse qu'induisaient de tels espoirs de changement dans l'Espagne franquiste. « (...) personne n'allait nous ôter la conviction que c'étaient nous, les modernes, qui avions bâti ce pays d'un autre monde au milieu de la grisaille et de la peur de notre pays et de ses cavaliers armés. » Le temps est passé et José Carlos Llop convoque avec nostalgie une époque révolue. Éd. Jacqueline Chambon, 208 p., 20,80 €. Élisabeth Miso



Géraldine Kosiak, *Chez nous*. « Chez nous, la seule vie valable était celle que l'on inventait, celle que l'on imaginait. C'était cela qui rendait les choses réelles. » Par petites touches, la dessinatrice et écrivaine Géraldine Kosiak esquisse un portrait pudique et poétique d'une famille française, la sienne, dans les années 1970-1980. À la manière du « Je me souviens » de Perec, chaque souvenir s'annonce par un « Chez nous ». Son horizon d'enfant et d'adolescente se résumait à des plaines, des rivières, des forêts, la route départementale, à l'hypermarché, la zone commerciale en face de chez elle, à l'hôpital psychiatrique où travaillaient sa mère et ses grands-parents maternels et à l'usine chimique à deux kilomètres de là. Son père était maçon tout comme son grand-père immigré polonais. Dans ce coin de province, on vivait avec les saisons et les animaux, « les gens étaient façonnés par le paysage de leur enfance » et solidaires. Les hommes chassaient, les femmes cuisinaient le gibier, les enfants étaient en retard à l'école car la nature leur offrait en chemin d'innombrables sujets d'observation. « Chez nous, le bonheur dans notre enfance sortait des cailloux, tombait des arbres. On ne pensait à rien et on profitait de ce temps d'innocence. » Les petits commerces disparaissaient, il ne se passait pas grand-chose, « le silence, pendant les moments d'ennui, nous permettait d'entendre nos cheveux pousser. » Les nouvelles du monde arrivaient par la télévision, les grandes villes inhospitalières ne faisaient pas rêver. Dans cette famille, on se méfiait du travail intellectuel, seul le travail manuel avait de la valeur. On aimait rire même des choses tristes, on adorait les dialogues de Michel Audiard, on écoutait tous les jours « La valise RTL ». Il y avait de la vie, des conversations animées car tous étaient têtus et passionnés. Il y avait des secrets, aucun tabou mais « souvent, l'essentiel ne pouvait pas se dire. » Éd. Grasset, collection Le courage, 96 p., 10 €. Élisabeth Miso



William Giraldi, *Le corps du héros*. Quand tout dans un roman autobiographique séduit ; le titre, l'auteur, l'histoire, les questions existentielles qu'elle pose, le style, la traduction, la dédicace. Celui qui écrit est né à Manville, dans une cité ouvrière du New Jersey, il y a quarante-quatre ans. Il enseigne aujourd'hui la littérature à Boston où il vit en famille, il est aussi critique littéraire. Un adolescent malingre et malheureux, mal dans sa peau, juste bien dans les livres, découvre un jour dans la cave de son oncle, l'espace aménagé en salle de musculation. Il s'empare d'un haltère et prend soudain conscience de ce qui manquait à sa vie : une passion. Avec l'aide de son oncle, soumis à ses propres exigences, il entreprend la radicale transformation de lui-même. Un récit détaillé d'une expérience si singulière de métamorphose du corps à travers le body-building vu comme un art, les séances d'entraînement intense du narrateur, le calvaire consciencieux des repas hyper protéinés, la douleur extrême du corps et des muscles sublimée en volupté... Et puis, l'histoire aussi d'une relation père-fils qui se délite, dans une famille d'hommes où les femmes sont absentes, où l'homme ne pleure pas et se mesure à l'aune de ses poings. « Pendant le mois qu'a duré la méningite, j'étais au plus bas, littéralement incapable de rester debout et de supporter mon propre poids, mais d'une certaine manière ce poids était à l'image de ma vie entière. Et donc, lorsque je suis descendu dans la cave de mon oncle, cet après-midi de mai, de multiples problèmes s'agitaient en moi, en particulier l'humiliation de n'avoir pas de mère, renforcée par la honte de mon père qui n'avait pas su retenir sa femme. Je n'avais pas pleinement conscience de toutes ces questions, mais une chose était sûre : j'avais besoin de créer mon propre mythe, de retaper mon pathétique véhicule et d'en faire le corps d'un héros. » Éditions Globe, traduction de l'anglais (États-Unis) par Vincent Raynaud, 304 p., 22 €. Corinne Amar.



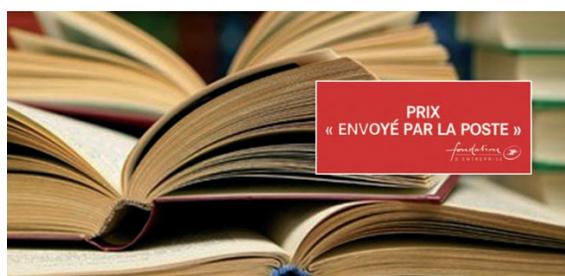
Emmanuelle Guattari, *Rosa Panthère*. L'auteur de *La petite Borde* (cette clinique, incroyable lieu de liberté où son père, Félix Guattari, accueillait et soignait les malades mentaux, et dans lequel elle a grandi) publie un cinquième roman aux éditions Mercure de France. C'est un roman court, resserré de fraîcheur et de poésie, qui a la grâce, la candeur des amours pour toujours de l'adolescence. Rosa Panthère aime James, elle a toujours eu *pour seul horizon le dos de James*, et les deux adolescents sont aussi fantasques et lunaires l'un que l'autre. Son idole est un artiste, un dompteur de canaris qui a monté un numéro avec des canaris qui sortent un à un du cabas à son signal, dociles. Le quotidien le plus simple chez Emmanuelle Guattari se teinte de poésie, d'onirisme, de cette acuité propre à l'enfance, sensible aux vibrations infimes, aux décors, aux lieux, aux ciels, aux animaux... « James pouvait faire disparaître les choses. Ou les faire apparaître. Ainsi des canaris. Il était capable de dire : je ne les ai pas, puis je les ai. Comme tous les magiciens. » (...) Il a reçu une offre d'embauche sur un bateau de croisière. Il me pose la main sur l'épaule et se penche comme il le faisait pour parler gentiment au petit chien de sa belle-mère : maintenant tu es grande ; je te donnerai des nouvelles. Et c'est lui alors qu'il fait disparaître. Le lendemain, le monde était sans lui. (...) ». Alors, elle devient danseuse de cabaret, et vit à travers ses voyages à lui, ses couleurs à lui, l'imagine à travers les cartes postales qu'il lui envoie de loin en loin ; Valparaiso, la Bolivie, la Bretagne, Amsterdam, l'Australie... Il est parti, elle est restée, et il demeure. Et c'est aussi le récit de l'amour dans le temps affranchi de ses contraintes, de l'amour par-dessus l'éloignement, l'attachement par-delà les frontières. Éd. Mercure de France, 128 p., 13,80 €. Corinne Amar

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires

Prix Envoyé par La Poste **Les éditeurs ont jusqu'au 31 mai 2018...** **4ème édition**



Créé par la Fondation d'entreprise La Poste, le prix « Envoyé par La Poste » récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décide, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier. Ce Prix s'inscrit dans une logique de soutien que la Fondation apporte à la création littéraire depuis 20 ans : partenaire du Prix Wepler Fondation La Poste, du Prix Sévigné et du Prix Clara, elle a créé en 2015 le Prix des postiers écrivains et ce nouvel événement qui ouvre chaque année la saison des prix littéraires.

Le lauréat recevra 2500 €, son livre sera recommandé notamment auprès des 500 000 postiers actifs et retraités et La Poste passera commande de 600 exemplaires à l'éditeur.

Comment participer ?

Les éditeurs doivent adresser au plus tard le 31 mai 2018 (le cachet de La Poste faisant foi) : leur formulaire de candidature et un exemplaire de l'ouvrage (ou des épreuves ou du tapuscrit)

Pour en savoir plus : <http://www.fondationlaposte.org/projet/prix-envoye-par-la-poste-les-editeurs-ont-jusquau-31-mai-2018/>

Prix des Postiers écrivains **Date limite d'envoi des livres : 15 septembre 2018...** **4ème édition**



Imaginé par la Fondation La Poste, ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un agent ou un salarié du Groupe. Sont exclues les œuvres éditées à compte d'auteur. Le postier doit solliciter lui-même son éditeur, qui peut postuler jusqu'au 15 septembre 2018, en remplissant un formulaire disponible sur le site de la Fondation La Poste et en transmettant un exemplaire de l'ouvrage par voie postale.

C'est au moment de la cérémonie des Vœux du Groupe La Poste que sera connu le lauréat du Prix des postiers écrivains. Un prix qui joue pleinement un rôle d'accélérateur.

La Fondation La Poste passera commande d'exemplaires de l'ouvrage distingué et La Poste en assurera la promotion interne et externe. Quant aux lecteurs, ils verront sur les étals fleurir un nouveau bandeau rouge : « Prix des postiers écrivains ».

Janvier 2018 : Alexis Ruset pour *Pour que la mort ne crie pas victoire*, Éditions Zinedi. Une Mention spéciale du jury a été accordée à Jean-François Eutique, pour *J'aurais tant voulu*, Éditions L'Harmattan.

Janvier 2017 : Jean-Luc Manet pour *Trottoirs*, éditions IN8. Une Mention spéciale du jury a été accordée à Maurice Trépos pour *Les cinq voyages de l'Antoinette*, Éditions Coop Breizh.

Janvier 2016 : Catherine Thoyer pour *Le Village*, éditions du Miroir, 1ère lauréate du Prix des postiers écrivains.

Concours d'art postal

Fête du livre et des libraires et concours d'art postal Des 20 et 21 avril 2018 Ville de Charleville-Mézières (action solidaire)



La ville de Charleville-Mézières, dans le cadre de son dispositif de lecture publique et de lutte contre l'illettrisme intitulé « Charleville lecture », en collaboration avec le service des Affaires Culturelles et les libraires de Charleville-Mézières organise la 3ème Fête du Livre et des libraires les 20 et 21 avril 2018 sur le thème : « le loup » .

Sous un grand chapiteau l'ensemble des métiers du livre seront présents.

Neuf auteurs locaux, plusieurs libraires et éditeurs, mais également des bouquinistes et collectionneurs ainsi que des associations littéraires seront présents tout au long de la journée du 21 avril.

Les Éditions Didier Jeunesse pour leur 30ème anniversaire seront le parrain de cette 3ème édition. Les invités participeront à plusieurs ateliers de productions écrites et orales avec des classes de la ville le vendredi, seront en conférence puis en dédicace dans les librairies le 21 avril et remettront les prix aux gagnants du concours d'art postal (concours ouvert à tous les citoyens, aux crèches, aux classes, aux ALSH, aux maisons de retraite). Les associations, structures diverses et bénévoles participant aux ateliers de lecture et d'écriture toute l'année, exposeront leurs travaux dans le cadre du Village lecture et proposeront des ateliers de lecture et d'écriture au public (enfants et adultes).

Autres Manifestations

Expositions

Figurae (1968-2018), Ernest Pignon-Ernest 15 mars – 18 mai 2018 Galerie Lelong, Paris



Etude pour Baudelaire, 2012, pierre noire et encre sur papier, 37 x 21 cm

Ernest Pignon-Ernest,
Étude pour Baudelaire
Pierre noire et encre sur papier
37 x 21 cm, 2012.
Galerie Lelong
© Ernest Pignon-Ernest

Ernest Pignon-Ernest a toujours été sensible aux têtes des individus, hommes ou femmes. Dévisager au moyen du dessin a été et reste une constante de son œuvre, une façon d'entrer au contact direct de ces figures de l'Histoire, proche et récente, qu'il admire et qu'il interroge. Dès 1968, en Avignon en ébullition, il fait le portrait de Julian Beck du Living Theatre, qu'il rapproche, dans la dimension passionnelle, de celui d'Antonin Artaud. Puis ce seront, bien sûr, Pier Paolo Pasolini, exploré chaque décennie, Rimbaud, évidemment, mais aussi des faces et des profils moins attendus, qui sont restés dans les portfolios de l'artiste et n'ont jamais été montrés. On pourra ainsi découvrir dans cette exposition les figures de Billie Holiday, de George Orwell, d'Alberto Giacometti, de Charles Baudelaire, de Francis Bacon... Mais encore, plus troublant, celui de Méduse, celle dont les yeux avaient le pouvoir de pétrifier qui la regardait, mais qui pouvait également protéger du mauvais œil...

Ernest Pignon-Ernest, né en 1942 à Nice, vit et travaille à Paris. Depuis plus de cinquante ans il invente des images qu'il colle sur les murs des cités. Son travail a fait l'objet d'une grande rétrospective au MAMAC de Nice en 2016.

Galerie Lelong
13, rue de Téhéran
75008 Paris

<http://www.galerie-lelong.com/fr/expositions-exterieures.html>

Rencontres littéraires

Rencontre avec Thierry Gillyboeuf et Jacques André Le 14 avril 2018 Douarnenez



Thierry Gillyboeuf présentera *Œuvres* de Georges Perros dont il a dirigé l'édition dans la collection quarto aux éditions Gallimard et Jacques André évoquera la correspondance entre Jean Grenier et le poète.

Entrée libre

Organisation : Les Amis de l'Ivraie, Poèmes Bleus et le Port-musée

Le 14 avril 2018 à 16h30.

Place de l'Enfer

29100 Douarnenez

Festivals

Résonances Manifestations littéraires en Hauts-de-France Du 20 mars au 20 avril 2018



Les Archives départementales du Nord/Fonds Bernier-Yourcenar et le musée Marguerite Yourcenar participent à la première édition du Festival Résonances initié par le Réseau des Maisons d'écrivain et patrimoines littéraires Hauts-de-France dans une douzaine de sites littéraires de la région Hauts-de-France du 20 mars au 20 avril 2018.

Le Festival Résonances est le rendez-vous biennal des maisons d'écrivain avec le public des Hauts-de-France, à la recherche des correspondances entre les écrivains du Réseau, à la recherche de l'écho de leurs écrits chez les auteurs contemporains.

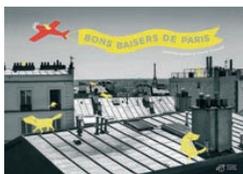
Au programme, expositions, rencontres, lectures, spectacles, musique, conférences, ateliers... autour du thème « Écrivains & Engagement(s) de Jean Calvin à Marguerite Yourcenar », en résonance avec le 50^e anniversaire de Mai 68.

Pour télécharger le programme : <http://www.reseaumaisonsecrivain-hdf.fr/>

Archives départementales du Nord :
<http://archivesdepartementales.lenord.fr/>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Mars, avril



Bons baisers de Paris. Éditions Thierry Magnier, le 28 mars 2018

Livre jeunesse de Francesco Acerbis et Arianna Tamburini

De la Tour Eiffel à Beaubourg en passant par la Géode, le héros de cette histoire part, truffe au vent, visiter la capitale. Chaque jour, il écrit des cartes postales à ses amis et sa famille pour leur raconter les aventures qui l'emportent sous terre (vive le métro !), dans l'eau (attention à la Seine !) et à la rencontre de tous les habitants de la Ville lumière.

<http://www.editions-thierry-magnier.com/collection-album-534.htm>

68. Les archives du pouvoir. Chroniques inédites d'un état en crise.

Éditions L'Iconoclaste, le 18 avril 2018

Préface de Michelle Perrot, édition établie sous la direction scientifique de Philippe Artières, directeur de recherche au CNRS, et d'Emmanuelle Giry, conservatrice du patrimoine aux Archives nationales.

Pour la première fois, une exposition et un livre racontent Mai 68 à travers les archives inédites du pouvoir.

« 68 fascine, réjouit, repousse, irrite, avec ses dix millions de grévistes, sa jeunesse dans la

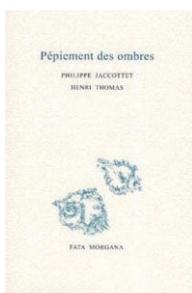


rue, son service public à l'arrêt et son économie paralysée. Mais la voix de l'Etat, elle, reste méconnue.

Ce printemps-là, le pouvoir gère cette crise sans précédent, qui menace de le déstabiliser. Les archives donnent une lecture de l'événement à partir du bureau du président, des ministres, des préfets, des forces de l'ordre, des patrons, des partis : elles sont la trace de chacun de leurs gestes... Des centaines de mètres linéaires de documents qui permettent de mesurer en creux ce que fut la contestation. Ils donnent à voir les rouages de l'Etat et l'ensemble des processus de décisions qui tentèrent de les enrayer. On y comprend comment un gouvernement réagit face à une grève générale, comment il s'efforce de fonctionner et d'imaginer des réponses politiques, sociales et répressives à mettre en oeuvre. »

En coédition avec les Archives nationales, ce livre fait découvrir ces archives qui constituent l'autre mémoire de 68.

<https://www.editions-iconoclaste.fr/>



Pépiement des ombres, Philippe Jaccottet – Henri Thomas. Éditions Fata Morgana, en avril 2018

Édition établie par Philippe Blanc, postface d'Hervé Ferrage, dessins d'Anne-Marie Jaccottet.

Philippe Jaccottet est né en Suisse à Moudon en 1925. Poète sans « œuvres complètes », il est de longue date un « objet » critique reconnu. Dès les années 1980, ont fleuri les numéros d'hommages, les thèses, les ouvrages collectifs. Avec des contributions prestigieuses : Jean Starobinski, Jean-Pierre Richard (Onze études sur la poésie moderne, dès 1964), Georges Poulet...

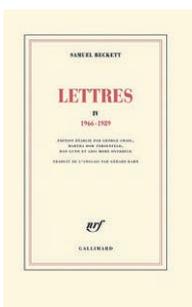
Grand lecteur, son œuvre propre s'est élaborée en vis-à-vis d'autres grandes œuvres telles que Novalis, Hölderlin qu'il découvre grâce à Gustave Roud, un autre poète. Traducteur émérite, il a notamment traduit Musil dont il a rendu accessible au lecteur français la quasi-totalité de son œuvre. En 1953, il s'établit à Grignan où paraît son premier grand recueil : *L'Effraie et autres poésies*.

Henri Thomas (1912-1993) est né à Anglemont dans les Vosges. Proche de Gide et du groupe de la NRF, il noue très tôt de solides amitiés littéraires. Il publie son premier roman *Le seuil à charbon* en 1940 et l'année suivante son premier recueil de poésie *Travaux d'aveugle*. Ses différents (prix Médicis, prix Femina) lui assurent une certaine notoriété. Après une période de silence suite au décès de son épouse en 1965, il renoue avec une intense activité créatrice en 1985.

La correspondance entre ces deux figures importantes de la poésie débute en 1949 et s'achève avec la mort de Thomas.

Réunis par le même souci d'équilibre entre « délice et supplice de vivre », entre angoisse et splendeur, c'est d'abord la poésie qui est au centre de leurs échanges, la littérature étant le seul grand sujet de cette réflexion vivante.

<http://www.fatamorgana.fr/>



Lettres de Samuel Beckett, Volume IV. Éditions Gallimard, 26 avril 2018

Trad. de l'anglais (Irlande) par Gérard Kahn. Édition de George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunn et Lois More Overbeck

Le quatrième et dernier volume des lettres de Beckett accompagne l'auteur au long des vingt-quatre dernières années de sa vie. Au cours de ces années, il produit quelques-unes de ses œuvres les plus raffinées et les plus denses, des pièces pour le théâtre qui incluent *Pas moi*, *Pas, Solo*, *Berceuse*, *Impromptu d'Ohio* et *Catastrophe*. Pour la télévision, il écrit *Trio du Fantôme*, ... *que nuages...*, *Quad et Nacht und Träume*. Et en prose, à la redoutable densité des œuvres des années soixante, fait suite l'ampleur lyrique de la seconde « trilogie » formée de *Compagnie*, *Mal vu mal dit* et *Cap au pire*. En 1969, Beckett reçoit le prix Nobel de littérature et ses lettres le montrent aux prises avec les contraintes qui accompagnent sa réputation internationale croissante. Plus tard, les lettres révèlent un homme soucieux de son héritage, comme on le voit dans ses rapports avec biographes et archivistes. Les introductions critiques renseignent sur le contexte historique ; sont également fournis chronologies, notes explicatives et profils des principaux correspondants de Beckett.

Avec ce dernier volume, l'ambitieux projet de réunir et publier la correspondance de Beckett prend corps et fin.

www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Blanche/Lettres-IV



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org